

LES ARTICLES EN LIGNE

# KADATH



**Sacrifices et sacrifice humain  
dans les civilisations anciennes**

**Jacques Gossart**

Mai 2022

# Sacrifices et sacrifice humain dans les civilisations anciennes

**Jacques Gossart**

## En résumé

Le sacrifice humain est, depuis les temps les plus reculés, un élément important des rituels religieux. Il est présent, à des degrés divers, dans toutes les grandes civilisations anciennes de l'Ancien comme du Nouveau Monde. Relativement marginal en Égypte pharaonique, en Mésopotamie et dans le monde celtique, il est au cœur des rites sanglants des peuples d'Amérique centrale. Il peut en outre, et selon les circonstances, répondre à des objectifs fort divers. Ainsi, alors qu'il est en lien direct avec le divin chez les Incas, il fait partie des pratiques funéraires d'aménagement de la vie post-mortem des dignitaires chinois. Au fil du temps, la plupart des rituels de sacrifices humains ont évolué vers des formes plus édulcorées, dont on retrouve la trace dans la mythologie et le folklore.

## Les enfants de Salammbô

À la suite de la parution, en mars 2020, de mon article sur la religion harappéenne, plusieurs lecteurs m'avaient contacté afin d'en savoir plus sur certains aspects des pratiques sacrificielles aux temps védiques<sup>1</sup>. Et de fil en aiguille, nous en étions arrivés à aborder la question du sacrifice humain ; un sujet qui, il faut bien le dire, ne laisse personne indifférent, et qui a été régulièrement exploité dans les œuvres de fiction. Et parmi celles-ci, nombreux sont ceux qui ont encore en tête cet épisode fameux du roman *Salammbô*, chef-d'œuvre de Gustave Flaubert, qui raconte le sacrifice de la jeune carthaginoise au terrible dieu Moloch. Pour la petite histoire, ce qui n'était au départ qu'une fiction littéraire s'est retrouvé au cœur d'un débat archéologique qui dure encore. En 1921 en effet, furent mises au jour, sur le site de Carthage, une série d'urnes funéraires remplies d'ossements d'enfants. Pour certains chercheurs, cette

<sup>1</sup> En particulier sur l'*aśvamedha*, le « sacrifice du cheval », Gossart, 2019, p. 43-42 et 2020, p. 24. J'y reviendrai plus loin dans cet article.



découverte venait tout simplement corroborer le récit de Flaubert. Ainsi que l'explique l'archéologue tunisien Ahmed Ferjaoui :

*Avec cette découverte de restes de jeunes enfants, les spécialistes se sont pourtant dit : « Voilà le Tophet dont parlait Flaubert, voilà les sacrifices des enfants de Sallambô. » [...] Ces enfants ont-ils été tués sur le site, ou ce lieu n'est-il pas une sorte de cimetière où on a déposé les restes d'enfants disparus de mort naturelle ?<sup>2</sup>*

En fait, s'il a sans doute existé, le rituel du sacrifice des enfants dans le monde carthaginois n'était pas vraiment monnaie courante :

*S'agissant du sacrifice humain et de sa relation avec le tophet, nous considérons que s'il a été sans doute occasionnellement pratiqué par les Carthaginois, le sacrifice des enfants doit être décorrélé du tophet, sanctuaire-nécropole qui a pu en abriter les rares vestiges mais qui est par essence le lieu d'ensevelissement des très jeunes enfants décédés naturellement.<sup>3</sup>*



Figure 1. Vision d'artiste d'un sacrifice d'enfants à Moloch – ou Molech –, dont l'identification à un dieu est par ailleurs contestée. En réalité, ce nom viendrait du terme biblique mlk (מֶלֶךְ), signifiant « roi », et désignant à l'origine un certain type de sacrifice, peut-être dans un contexte d'initiation. (DR)

<sup>2</sup> Cité in Lascar, 2021, ch. "La question du sacrifice des enfants".

<sup>3</sup> Bénichou-Safar, 2004, cité in Amadasi Guzzo & Zamora López, 2012-2013, p. 166, n. 33.

J'avais déjà brièvement abordé le sujet du sacrifice humain dans de précédents articles, entre autres en relation avec le meurtre d'Osiris<sup>4</sup> ; j'y reviendrai plus loin. Mais les interrogations apparues lors de mes échanges épistolaires m'ont convaincu de creuser davantage la question. Bien entendu, il ne s'agira pas ici d'épuiser le sujet – dresser un inventaire des différentes pratiques de toutes les grandes cultures qualifiées d'« antiques » n'est pas à l'ordre du jour, tout au moins pour l'instant – mais de faire le point, à partir d'exemples raisonnablement avérés, sur les principaux aspects de ce phénomène particulièrement apte à enflammer les imaginations. Au-delà d'une dose de fascination un peu voyeuriste, l'étude de ce rituel est d'un grand intérêt. En effet, nul ne contestera que la religion soit un composant essentiel de la condition humaine ; et s'il est un élément important du rituel qui accompagne toute religion, c'est bien celui du sacrifice, le sacrifice humain en constituant l'expression ultime. Mais avant d'en venir au sacrifice humain lui-même, voyons ce que l'on entend par « sacrifice ».

## Une affaire de dieux

À vrai dire, le XX<sup>e</sup> siècle a vu s'élaborer quantité de théories sur sa nature. (Bien entendu, il s'agit du sacrifice effectué dans un cadre rituel, qui diffère des multiples « sacrifices », petits et grands, que la vie courante nous impose.) Ainsi, en 1899, Henri Hubert et Marcel Mauss, deux pionniers en la matière, donnaient du sacrifice la définition suivante :

*Le sacrifice est un acte religieux qui, par la consécration d'une victime, modifie l'état de la personne morale qui l'accomplit ou de certains objets auxquels elle s'intéresse.*<sup>5</sup>

Aujourd'hui, on peut distinguer deux grandes familles d'hypothèses. Dans la première, on considère qu'il s'agit avant tout d'un acte religieux, une tentative de communication, à des fins diverses, entre l'ici-bas et l'au-delà. La deuxième famille réduit le sacrifice à sa composante sociologique ; c'est, selon le philosophe René Girard,

*un moyen de détourner la violence inhérente à tout groupe, de lui trouver un exutoire qui en sera le bouc émissaire, et de protéger ainsi le clan de cette pulsion qui lui est consubstantielle.*<sup>6</sup>

À chacun bien sûr de faire son choix dans ce grand marché des théories mais, tout en reconnaissant la dimension sociologique du sacrifice et, d'une manière générale, de tout rituel, je ne partagerai pas cette vision plutôt réductrice, qui veut ignorer la nature même d'*Homo religiosus* (ne l'oublions pas, « sacré » et « sacrifice » ont la même base étymologique). En fait, le rituel peut combiner les deux aspects, religieux et sociologique, et c'est d'ailleurs bien souvent le cas. En fin de compte, pour faire simple et pour aller à l'essentiel, nous partirons de cette définition très générale et d'une concision plutôt rare en ce domaine, selon laquelle

*le sacrifice se définit comme une mise à mort rituelle d'êtres vivants en contexte religieux.*<sup>7</sup>

<sup>4</sup> Gossart, 2004, p. 42-44.

<sup>5</sup> Hubert & Mauss, 2016, p. 65.

<sup>6</sup> Cité in Lenoir, 2008, p. 45.

<sup>7</sup> Albert, Crubézy & Midant-Reynes, 2005, p. 23.



Avant de poursuivre, remarquons en passant et sans insister davantage que, si l'on en croit la Bible, les représentants du règne végétal sont exclus de la liste des « êtres vivants » sacrificiables. Car, rappelons-le, Dieu fit la fine bouche devant le sacrifice de Caïn :

*Le temps passa et il advint que Caïn présenta des produits du sol en offrande à Yahvé, et qu'Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse. Or, Yahvé agréa Abel et son offrande. Mais il n'agréa pas Caïn et son offrande, et Caïn en fut très irrité et eut le visage abattu.*

(Gn, 4.3-5)<sup>8</sup>

On connaît la suite...

Pour simpliste qu'elle puisse peut-être paraître à certains, la définition ci-dessus a au moins l'avantage de laisser la porte ouverte aux motivations multiples, religieuses comme sociologiques. Ainsi, les Aztèques – les champions de la discipline – invitaient-ils leurs ennemis à assister au sacrifice de leurs compatriotes à des fins d'intimidation. Plus que religieux, le contexte est dans ce cas politique. Et pour cadrer encore davantage le propos, je préciserai que l'acte sacrificiel humain bien conçu nécessite quatre acteurs : le sacrificateur, le sacrifié, le destinataire du sacrifice, généralement dieu ou déesse, ou parfois groupe humain, sans oublier celui que l'on appelle de nos jours « le douzième homme » dans les compétitions de football, à savoir le public.

Certains chercheurs ont cru pouvoir faire remonter les origines du sacrifice humain au Paléolithique en invoquant des traces de cannibalisme dès le Paléolithique moyen, notamment à Isturitz et à Tautavel (France). Toutefois, rien ne permet d'assimiler formellement ces pratiques à un quelconque sacrifice, ni même à une quelconque agression<sup>9</sup>. Plus convaincantes quoique d'interprétation parfois contestée, les scènes gravées dans la grotte sicilienne de l'Addaura, non loin de Palerme, pourraient constituer le premier témoignage de sacrifices humains. Elles remontent à l'Épigravettien final, soit vers 10 000 AEC. Une scène en particulier a retenu l'attention des chercheurs. (fig. 2) Elle représente des silhouettes en position debout et en mouvement. Deux personnages situés au centre de la scène sont

*allongés sur le ventre, ils ont leurs jambes totalement rabattues, les pieds ramenés à hauteur de leur postérieur, les talons jouxtant les fesses. L'un a les bras pendants, l'autre semble les avoir pliés fortement vers les épaules et la nuque. Cette forte flexion des deux individus s'accompagne de la représentation bien marquée de leur sexe dont la rigidité pourrait signifier l'érection.*<sup>10</sup>

Quoique parfois interprétée comme l'exécution d'une danse rituelle, cette scène représenterait en réalité un sacrifice humain, dont les victimes seraient les deux personnages centraux. Le mode opératoire en est décrit par les préhistoriens Jean Guilaine et Jean Zammit :

<sup>8</sup> La Bible de Jérusalem, 2006.

<sup>9</sup> Mohen, 1999, p. 976. Il n'y a par contre aucun doute à propos des squelettes présentant des traces de traumatisme, mis au jour dans le gisement néandertalien de la Sima de los Huesos à Atapuerca en Espagne. Il s'agit bien d'agression, mais dans un cadre conflictuel. [Sala et al., 2022]

<sup>10</sup> Guilaine & Zammit, 2001, p. 90.

*Une corde est passée au cou de la victime et reliée à la cheville de celle-ci. Le corps contracté du sujet basculant, la fatigue à maintenir les jambes fortement ployées, incitent peu à peu la victime à lâcher prise [...]. La tension de la corde au niveau du cou entraîne alors la strangulation. [...] L'un, bras ballants, aurait abandonné toute résistance et serait déjà mort. L'autre porterait les mains à son cou pour tenter encore de desserrer le nœud en train de l'asphyxier.*<sup>11</sup>

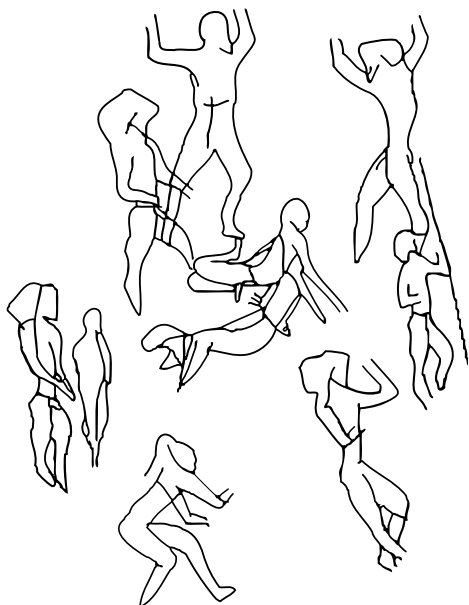


Figure 2. Probable rituel de sacrifice au Paléolithique, avec cette scène gravée de la grotte de l'Addaura. (Dessin Jiří Svoboda)

Plus récente de quelques millénaires est cette trace de sacrifice humain plus ou moins avéré trouvée à Çayönü : « une dalle gravée d'une tête humaine porte des traces de sang, suffisamment abondantes pour que l'on en déduise qu'elle fut le théâtre de rituels sanglants. »<sup>12</sup>

De ce que l'on sait aujourd'hui par les études de terrain, la fréquence des sacrifices humains va par la suite augmenter progressivement, à une époque caractérisée à la fois par la présence des dieux, acteurs indispensables du rituel, et par le développement de l'agriculture. À cette dernière en effet étaient associées un certain nombre de cérémonies, parmi lesquelles des sacrifices humains dont on retrouve le souvenir, sous une forme heureusement édulcorée, dans divers folklores contemporains. Citons à ce propos l'historien des religions Mircea Eliade :

*Dans beaucoup [de] régions d'Europe, on menace de mort en plaisantant l'étranger qui s'approche du champ qu'on moissonne ou de l'aire où est battu le blé [...]. Ailleurs, on lui mord le bout des doigts, on lui approche la faucille du cou [...] Et dans le district de Stettin [\*la ville polonaise de Szczecin<sup>13</sup>] [les moissonneurs s'expriment ainsi] : « Nous frapperons le visiteur, – Avec nos épées nues, – dont nous tondons champs et prairies. »<sup>14</sup>*

Figure 3. Vue générale de Çayönü. Ce site anatolien, théâtre possible de sacrifices humains, couvre une période allant du Néolithique précéramique (PPNB, Pre-Pottery Neolithic B), vers -7200, au Néolithique céramique, vers -6600. On y a retrouvé les plus anciennes traces de domestication du porc. (Photo Dürzan Cîrano)

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>12</sup> Lenoir, 2008, p. 43.

<sup>13</sup> Dans les citations, mes interventions explicatives sont présentées entre [ ] et précédées du signe \*.

<sup>14</sup> Eliade, 1975, p. 289.

Comme l'explique encore Eliade, le sens de ces sacrifices humains doit être recherché dans la très ancienne théorie de régénération périodique des forces sacrées, répétition rituelle de la Création. Ainsi que le précise le celtisant Jean Markale, « *comme la mort qui est elle-même une phase de la métamorphose, le sacrifice rituel est le renouvellement à l'échelon individuel de la transformation divine sur le plan cosmique.* »<sup>15</sup> Il en découle que le sacrifié n'est pas nécessairement la pauvre victime d'une sorte de boucherie, bien au contraire : « L'homme est une victime de prêtre et de ce fait une victime exceptionnelle. [...] *[c'est] un être à part, à qui il est offert une destinée posthume remarquable.* »<sup>16</sup>

Au carrefour de ces idées, de nombreux mythes cosmogoniques font naître les éléments du monde du corps d'un géant primordial. Nous en verrons des exemples en Inde et en Chine. Dans le cas cité par Mircea Eliade, le sacrifice n'est plus effectif, mais se réduit à un simulacre. Cette version douce se retrouve ailleurs, par exemple chez les Santal, peuple aborigène du sous-continent indien. Dans une de leurs cérémonies, « *une hache est levée sur [la victime] et le geste est suspendu in extremis, ce qui suffit d'ailleurs, au dire des informateurs, pour la désigner aux divinités qui achèveront la besogne...* »<sup>17</sup> On passe ici de l'acte à l'idée de l'acte ; idée matérialisée de diverses manières, par le geste ou, comme dans le cas de l'épisode biblique d'Abraham et Isaac, par un animal de valeur :

*Quand ils furent arrivés à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils.*

*Mais l'Ange de Yavhé l'appela du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » il répondit : « Me voici ! » L'Ange dit : « N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » Abraham leva les yeux et vit un bélier [...] et l'offrit en holocauste à la place de son fils.*

(Gn, 22.9-13)<sup>18</sup>

## De sacrifice en sacrifice

Les grandes civilisations antiques et classiques connurent, à un moment ou à un autre de leur histoire, ce rituel si particulier du sacrifice humain. Relativement marginal chez certains peuples (une relativité bien entendu toute relative, si on la compare à nos concepts modernes), il constitua un élément important des pratiques religieuses d'autres cultures, à commencer par celles d'Amérique centrale. Voici un florilège de ce qui se faisait dans différentes parties du monde.

### AMÉRIQUES

#### • NORD

Nous commencerons notre tour du Nouveau Monde par une brève incursion en Amérique du Nord, et plus précisément en Illinois, dans la vallée du Mississippi. L'endroit se nomme Cahokia, principale cité d'une civilisation dite « du Mississippi ». Cahokia, la plus grande ville au nord des métropoles mésoaméricaines, s'est épanouie entre

<sup>15</sup> Markale, 1973, p. 347.

<sup>16</sup> Le Roux & Guyonvarc'h, 1986, p. 131.

<sup>17</sup> Albert & Midant-Reynes, 2005, p. 17.

<sup>18</sup> *La Bible de Jérusalem*, 2006.

ca. 700 et 1400 EC. Entre autres caractéristiques remarquables, elle se signale par ses tumuli de terre (*mounds*) qui dominent la plaine inondable.<sup>19</sup>

Figure 4. La cité de Cahokia, vue d'artiste.  
(William R. Iseminger)

Il est établi que le sacrifice humain était pratiqué à Cahokia. Ainsi, des fouilles, réalisées en 1967 dans le Mound 72, ont mis au jour une fosse contenant quelque 280 squelettes soigneusement alignés. L'absence de marques de traumatisme suggère que les victimes furent étranglées ou saignées. Environ 80 % des corps étaient des jeunes femmes, d'où l'hypothèse que ces sacrifices avaient un rapport avec un culte lunaire. Dans une autre fosse, c'est une quarantaine de dépouilles d'hommes et de femmes qui ont été exhumées. Ici par contre, les traces de violence

sont bien visibles : décapitation, impacts de flèche et fractures diverses. En outre, on a pu constater que certaines victimes avaient enfoncé leurs ongles dans le sol, ce qui suggère qu'elles ont été enterrées vivantes. Qui étaient les victimes ? On en est réduit à des spéculations, mais on pense que, pour une partie au moins, il s'agissait de prisonniers de guerre.<sup>20</sup>

#### • CENTRALE

En matière de sacrifices humains, les champions furent sans conteste les peuples tolèque et aztèque, qui recoururent plus qu'abondamment à cet usage, théâtralisé à l'extrême en un spectacle destiné à l'ensemble de la communauté.<sup>21</sup> Ils en arrivèrent au point de devoir organiser des guerres ritualisées (très poétiquement appelées les « guerres fleuries »), aux seules fins d'approvisionner les temples en chair à sacrifice car, comme on ne disait pas à l'époque, *the show must go on*. Cela étant, les autres cultures d'Amérique centrale ne furent pas en reste, quoique la fiabilité de nos informations varie selon les peuples et les époques. Ainsi, tout en reconnaissant le manque de documents et de vestiges relatifs aux rites et cérémonies olmèques, Jacques Soustelle avance que « si le bas-relief rupestre n° 2 de Chalcatzingo [<sup>22</sup>site connu pour son importante série de pétroglyphes, datés de 700 à 500 AEC<sup>22</sup>]

Figure 5. Un quauhxicalli en forme de jaguar. On y recueillait le cœur et le sang des victimes. (Museo Nacional de Antropología, Mexico, photo Luidger)

<sup>19</sup> Pour en savoir plus sur cette remarquable cité amérindienne, voir Dethier, 1995 et Krupp, 1995.

<sup>20</sup> Yates, 2016.

<sup>21</sup> Ainsi, les Mexicas se vantent-ils d'avoir immolé, en seulement trois ou quatre jours, 80 400 guerriers pour l'inauguration d'un temple en 1487. [Graulich, 2005, p. 1]

<sup>22</sup> Magni, 1999, p. 44.



décrit un rite, il pourrait s'agir de la phase préparatoire d'un sacrifice humain. Certains monuments de pierre de la zone "métropolitaine", qui présentent des cavités, peuvent signifier qu'on sacrifiait des êtres vivants, animaux ou hommes, dont le sang coulait dans ces réceptacles comme dans les quauhxicalli aztèques. »<sup>23</sup>

Du point de vue qui nous intéresse, la documentation est plus explicite pour ce qui est des pratiques mayas et nous les prendrons comme références pour cette partie du monde. En effet, « [l]es cérémonies représentées pendant l'époque classique comportent des offrandes d'aliments, d'animaux ou d'objets précieux et également des sacrifices humains. »<sup>24</sup> D'une manière générale, la vie religieuse des Maya était plutôt animée : c'est tout au long de l'année que se succédaient des cérémonies à but spécifique, comme favoriser la production de miel ou assurer des pluies abondantes. Quant aux rois, un de leurs rôles consistait à communiquer avec les dieux et les ancêtres, pour s'assurer de leur soutien ou solliciter leurs conseils. Leur rituel de communication prévoyait scarifications et saignées. Quant aux prêtres chargés des sacrifices humains, ils se procuraient en victimes de diverses manières, et entre autres parmi les prisonniers de guerre. Les méthodes les plus courantes étaient la décapitation et la cardiectomie.

*Figure 6. Représentation d'un sacrifice par décapitation. À gauche, l'officiant brandit la tête du personnage agenouillé à droite ; des jets de sang en forme de serpents jaillissent de son cou. Bas-relief, Chichén Itzá, 830-950 EC. (Photo HJPD)*

Le moine franciscain Diego de Landa (1524-1579), premier chroniqueur du monde maya, évoque longuement les pratiques sacrificielles alors en usage. En tant que moine chrétien (et inquisiteur auto-proclamé), il force sans doute le trait, mais son témoignage n'en demeure pas moins intéressant.

*Outre les fêtes que les Yucatèques solennisaient en sacrifiant des animaux, le prêtre ou les chilanes leur commandaient, en cas de tribulation ou de nécessité, de sacrifier des victimes humaines : dans ce cas tout le monde y contribuait, les uns donnant de quoi acheter des esclaves, tandis que les autres, par dévotion, livraient leurs petits enfants. [...] Lorsque le jour de la cérémonie était arrivé, ils se rassemblaient tous dans la cour du temple : si la victime devait être sacrifiée à coups de flèche, on la déshabillait entièrement, on lui oignait le corps de couleur bleue [\*couleur d'Itzamna, le dieu du ciel], et on lui mettait une couronne sur la tête ; et dès que le démon était arrivé, ils dansaient tous avec lui un ballet solennel. [...] Puis [les danseurs] commençaient à lancer leurs flèches [...] ; l'emplacement [du cœur de la victime] avait été marqué de blanc, et tirant tous vers un même but, ils en faisaient comme un hérisson de flèche.*

*Lorsqu'on devait arracher le cœur de la victime, on l'amenait dans la cour, barbouillée de bleu et couronne en tête [...]. On la conduisait ainsi jusqu'au massif de forme*

<sup>23</sup> Soustelle, 1979, p. 185.

<sup>24</sup> Lehmann, 2012, p. 69.

ronde qui était le lieu du sacrifice ; alors le prêtre et ses officiers oignaient de bleu la pierre et purifiaient le temple pour en chasser le démon. Cela terminé les chacs s'emparaient de la pauvre victime, la renversaient avec rapidité sur la pierre et la tenaient tous quatre par les bras et par les jambes qu'ils écartaient par le milieu, et à cet instant le bourreau nacone arrivait avec son couteau de pierre, et avec une grande et cruelle dextérité il l'en frappait entre les côtes sous le sein gauche ; puis il y plongeait la main aussitôt et en arrachait le cœur palpitant avec la rage d'un tigre ; il le déposait dans un plat et le présentait ainsi au prêtre, qui s'empressait de le saisir pour oindre avec le sang qui en dégouttait le visage des idoles.<sup>25</sup>

Comme le précise de Landa au début de cet extrait, les sacrifices humains se justifient par la tribulation ou la nécessité du moment. De quelle tribulation ou nécessité peut-il s'agir ? Pour un certain nombre de cas, c'est encore de Landa qui nous donne un indice :

*Après le départ des Espagnols du Yucatán, l'eau manqua à la terre, et comme on avait gaspillé le maïs à profusion pendant la guerre avec les étrangers, il y eut une telle famine que, pour se nourrir, les indigènes en vinrent à manger l'écorce des arbres [...]. Par suite de cette famine, les Xiu qui sont les seigneurs de Mani, résolurent de faire un sacrifice solennel aux idoles, emmenant avec eux certains esclaves des deux sexes pour les précipiter dans le puits de Chichén Itzá.*<sup>26</sup>

Le « puits » en question est un *cenote*, gouffre naturel dû à un effondrement du terrain et rempli d'eau. À Chichén Itzá, son diamètre est de 60 m et sa profondeur dépasse 80 m par endroits.

Mais pourquoi ce type particulier de sacrifice ? Un élément de réponse se trouve dans le *Popol Vuh* (« Livre de la Communauté »), le texte sacré des Maya-Quiché, et plus particulièrement dans un épisode du voyage des Jumeaux frère et sœur, Hunahpú et Ixbalamqué, à Xibalba, l'inframonde. Après un périple au cours duquel ils doivent franchir les fleuves infernaux, les héros doivent affronter diverses épreuves, au terme desquelles Hunahpú est décapité. Cependant, « [d']après la pensée maya-quiché la mort n'est qu'un changement de vie, une régénération : idée qui se fonde sur le modèle archétype fourni par Hunahpú [\*Hunahpú incarne le mystère de la mort du grain qui se change en une plante]. De ce point de vue, la mort de Hunahpú marque le commencement d'une vie nouvelle qui se développera avec une plus grande exubérance. »<sup>27</sup> Par le passage dans le *cenote*, lieu souterrain rempli d'eau, le sacrifié rejoue le parcours de Hunahpú, depuis le franchissement des cours d'eau de l'inframonde jusqu'à sa mort suivie d'une régénération. Ainsi le sacrifice permettra-t-il le processus germinatif, et la fin de la famine.

Figure 7. Le Cenote Sagrado de Chichén Itzá. (Photo © Jacques Gossart)

<sup>25</sup> de Landa, 1928, vol. I, § XXVIII, p. 199, 201.

<sup>26</sup> *Ibid.*, vol. I, § XIV, p. 113, 115.

<sup>27</sup> Girard, 1972, p. 181.

## • SUD

Transportons-nous à présent en Amérique du Sud. Chez les Incas, on pratiquait des cérémonies appelées *capacocha*. Il s'agissait la plupart du temps de sacrifices d'enfants spécialement sélectionnés afin, entre autres, d'apaiser les dieux et d'éviter ainsi les catastrophes naturelles, telles éruptions volcaniques, tremblements de terre et, bien sûr, disparition du soleil, événement particulièrement dramatique comme le savent tous les lecteurs de Tintin – et pour les autres, c'est l'occasion ou jamais de découvrir le héros avec l'album *Le temple du soleil*. Certains spécialistes estiment que le nombre de ces *capacocha* a été exagéré à dessein par les missionnaires espagnols.

*Figure 8. Réplique du « garçon d'El Plomo », momie d'un enfant inca découverte en 1954 sur le Cerro El Plomo, Chili. (Museo Nacional de Historia Natural de Chile, photo Jason Quinn)*

Des exagérations, il y en eut certes dans le chef des chroniqueurs européens, mais il n'empêche que les exécutions de masse furent une réalité, comme le confirme à présent l'archéologie. C'est ainsi que des fouilles, entreprises à partir de 2011 sur la côte nord du Pérou, ont mis au jour les dépouilles de plus de 140 enfants<sup>28</sup> (ce qui constitue sans doute un record en la matière, loin devant les Aztèques de Tenochtitlan, avec « seule-

ment » 42 enfants). La découverte a été faite sur le site de Huanchaquito-Las Llamas, sur une falaise à seulement trois cents mètres de l'océan Pacifique, au milieu d'un quartier résidentiel à la périphérie de la ville de Trujillo. Les cordes ayant servi à attacher les victimes ont pu être datées par carbone 14 entre 1400 et 1450, ce qui correspond à la fin de l'empire chimú, peu avant sa conquête par les Incas<sup>29</sup>. On estime que les enfants avaient entre cinq et quatorze ans, la majorité entre huit et douze ans. Ils étaient accompagnés de deux cents jeunes lamas – une association que l'on ne s'explique pas vraiment. Les crânes des enfants avaient été colorés avec du pigment rouge à base de cinabre, une matière couramment utilisée lors de ces cérémonies. Par ailleurs, des traces de coupures sur les squelettes, en particulier au sternum et sur

*Figure 9. Sacrifice ou trophée ? Sur cette céramique nazca, un personnage brandit une tête coupée. (DR)*

<sup>28</sup> Romey, 2018. [Site consulté le 19/04/2022]

<sup>29</sup> Pour en savoir plus sur les Chimú et leur capitale Chan Chan, voir Homet, 1973a & 1973b, Honoré, 1973.

les côtes, laissent entendre que leurs poitrines ont été ouvertes, probablement afin d'en arracher le cœur.

Chez les Nazca, célèbres pour ces géoglyphes qui ont fait couler tellement d'encre, la préférence en matière de sacrifice humain allait, selon certains chercheurs, à la décapitation. Outre un squelette d'« homme sans tête » (que l'on suppose généralement avoir été sacrifié pour faire cesser une période de sécheresse – un phénomène courant dans cette région désertique), de très nombreuses têtes sans corps ont été exhumées. Il peut ne pas s'agir dans ce cas de sacrifices, mais de témoignages de « guerres internes de plus en plus intenses. Les vases ornés de crânes-trophées font penser à celles-là. »<sup>30</sup> Cela posé, la frontière entre les deux interprétations – élément de sacrifice et trophée de guerre – n'est peut-être pas toujours nette. Ainsi que le rapporte l'américaniste française Simone Waisbard, citant l'ethnographe Jehan Vellard :

*La tête-trophée n'est pas toujours celle de l'ennemi vaincu, ni un symbole belliqueux... elle est liée très étroitement à un magicisme de but agricole. Elle est en rapport avec les fruits. C'est le fruit humain, qui a souvent même un pédoncule. Par comparaison avec la calebasse et par la forme, elle est probablement liée à la lune.*<sup>31</sup>

Il s'agirait donc, comme le pense Waisbard, d'une pratique magique agraire, fort répandue par ailleurs, non seulement en Amérique précolombienne, mais aussi en Asie tropicale, qui avait « pour but essentiel d'assurer la fertilité des champs ». <sup>32</sup>

## EUROPE

Avec Mircea Eliade, nous avons constaté la présence de traces d'anciens rituels sacrificiels dans le folklore européen. Bien évidemment, c'est aux pratiques celtes que l'on pense en premier lieu, et des preuves de diverses natures attestent l'existence des sacrifices humains chez les Celtes. Ainsi, un certain Scholies de Berne, commentateur du poète latin Lucain, écrivait que « les victimes destinées à Taranis [\*dieu du ciel et de l'orage] étaient immolées par le feu, celles destinées à Teutatès [\*dieu de la guerre] noyées dans une cuve, enfin, celles destinées à Esus [\*la troisième divinité mentionnée par Lucain], suspendues à un arbre et écorchées. » En outre, selon Diodore de Sicile et Strabon, « ils cherchaient des présages dans les convul-



Figure 10. Scène de sacrifice représentée sur le chaudron de Gundestrup : le grand personnage plonge la tête d'un homme dans un tonneau. (Une autre interprétation, moins plausible compte tenu de la position tête en bas du personnage, invoque une scène de baptême.) (<https://journeysinotherworlds.wordpress.com>)

<sup>30</sup> Philibert, 2019b, p. 15.

<sup>31</sup> Waisbard, 1977, p. 205.

<sup>32</sup> Selon l'archéologue suisse Frédéric Engel, cité in Waisbard, 1977, p. 205.



sions d'un homme, désigné comme victime, qu'on frappait dans le dos d'un coup d'épée. »<sup>33</sup> Cela dit, concernant le cas particulier des Gaulois, il faut garder à l'esprit que, « si les Gaulois des trois derniers siècles précédant notre ère ont bien eu recours au sacrifice d'humains, de tels actes demeuraient exceptionnels. Il est, en effet, remarquable qu'aucun auteur ne conserve une quelconque trace d'une théorie religieuse celtique qui justifierait l'offrande de victimes humaines aux dieux, comme il en allait par exemple chez les Aztèques où, de ces victimes, dépendait tout l'ordre cosmique. »<sup>34</sup>

Le sacrifice par noyade est bien illustré sur le célèbre chaudron de Gundestrup (figure 10). On y voit une victime saisie par un grand personnage – sans doute Teutatès – et plongée tête la première dans un tonneau ou, plus vraisemblablement, dans un chaudron. Ce rite est d'ailleurs confirmé par le poète Lucain (39-65 EC) : « *Mercuré Teutatès est ainsi honoré chez les Gaulois : dans un grand bassin, on plonge la tête d'un homme afin qu'il y suffoque.* »<sup>35</sup>

Mais l'un des exemples les plus connus de sacrifice humain chez les Celtes est sans doute la coutume des têtes coupées, dont on trouve témoignage sur « *l'arc de triomphe d'Orange, les portiques du Midi avec des têtes coupées, [et dans] la littérature irlandaise avec la geste de Cúchulainn.* »<sup>36</sup> L'épopée de ce héros de la mythologie irlandaise est explicite :

*Lugad, fils de Cûroi, s'avance à pas prudents près du corps désormais sans vie [de Cúchulainn]. Sa main gauche a saisi les cheveux du héros, de sa dextre il tranche le col. Les doigts du Champion mort desserrent leur étreinte. [...] Le halo glorieux qui rayonnait encore autour du chef coupé s'estompe, pâlit et s'éteint. La tête devient livide comme une nuit de neige.*

*(La geste de Cúchulainn, XVIII, "Le dernier combat")*<sup>37</sup>

Un site des plus intéressants en la matière est le dépôt d'armes et de têtes coupées du site du Cailar (Gard, France). Les restes humains exhumés appartenaient à une cinquantaine d'individus. Mais le plus remarquable est sans aucun doute le fait que ces têtes avaient été embaumées<sup>38</sup> ; une coutume que l'on ne connaissait jusqu'alors que par les écrits d'auteurs antiques, lesquels s'en trouvent à présent confirmés. Le Grec Strabon précise ainsi qu'

*au sortir du combat, [les Gaulois] suspendent au cou de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués et les rapportent avec eux pour les clouer, comme autant de trophées, aux portes de leurs maisons. Posidonius dit avoir été souvent témoin de ce spectacle, il avait été long à s'y faire, toutefois l'habitude avait fini par l'y rendre insensible. Les têtes des chefs ou personnages illustres étaient conservées dans de l'huile de cèdre et ils les montraient avec orgueil aux étrangers, refusant de les rendre même quand on voulait les leur racheter au poids de l'or.*

*(Géographie de Strabon, IV, 5)*<sup>39</sup>

<sup>33</sup> Citations dans Kruta, 2000, entrée "Sacrifice", p. 801.

<sup>34</sup> Brunaux, 2005, p. 257.

<sup>35</sup> Cité in Markale, 1973, p. 353.

<sup>36</sup> Philibert, 2019a, p. 38.

<sup>37</sup> Roth, 1984, p. 163.

<sup>38</sup> Ghezal et al., 2019.

<sup>39</sup> Tardieu, 1867.

Un type particulier de sacrifice humain présent dans un environnement celtique est caractérisé par sa double fonction, à la fois religieuse et sociologique. Un bel exemple (si l'on peut dire) en a été découvert dans les tourbières d'Irlande. On y a mis au jour des restes momifiés portant des traces de torture, restes datés du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.<sup>40</sup> Les analyses du corps de cet homme, baptisé Old Croghan Man (Croghan est le nom de la colline où il était enfoui), ont révélé qu'il était un personnage de haut rang. On peut supposer qu'il s'agissait d'un roi ou d'un chef de clan, sacrifié en réaction à quelque calamité naturelle, lors d'un *overkill*. (Cette expression, rendue en français par « meurtre total », désigne un meurtre rituel opéré avec une violence disproportionnée.) Ce meurtre semble avoir eu deux objectifs bien distincts : d'une part, faire une offrande apaisante aux divinités responsables des troubles et, d'autre part, punir un chef incapable d'assurer le bien-être de ses sujets, tout en rejetant l'entière responsabilité sur sa personne ; du moins est-ce ainsi que je propose d'interpréter ce meurtre. C'est ce que l'on appelle faire coup double, et même triple... En outre, on ne peut s'empêcher d'établir un parallèle avec une coutume qui fut très répandue en Afrique noire : le sacrifice du roi. Ce rituel s'appuyait sur la croyance selon laquelle le chaos s'abattrait sur la population si son chef décédait de mort naturelle, signe que sa puissance cosmique l'aurait abandonné. « *Il fallait donc éviter ce type de décès en avançant la mort au moyen du rituel du régicide.* »<sup>41</sup> Cette mort programmée n'était en réalité que la dernière des nombreuses obligations qui régentaient la vie du monarque, et l'on comprend que les volontaires à la fonction ne se bousculaient pas toujours au pied du trône. Pour pallier ce manque d'enthousiasme, il fallait donc ruser :

*Dans certaines parties de l'Afrique occidentale, à la mort du roi, un conseil de famille se tient en secret pour désigner son successeur. On s'empare par surprise de celui sur qui le choix est tombé ; on le garrotte et on le précipite dans la maison-fétiche, où il reste emprisonné jusqu'à ce qu'il consente à accepter la couronne.*<sup>42</sup>

Nous ne pouvons quitter la vieille Europe sans évoquer le cas du célèbre « Homme de Tollund ». Il s'agit d'un cadavre momifié naturellement après avoir été jeté en sacrifice dans une tourbière du Jutland au Danemark, entre 405-380 AEC. Comme un certain nombre des momies des tourbières mises au jour dans le Nord-Ouest européen (îles Britanniques et Scandinavie), l'Homme de Tollund avait été tué, et dans son cas étranglé ainsi que le prouve la corde retrouvée autour de son cou, avant d'être précipité dans le marais.

*Figure 11. Les restes momifiés du « Vieil homme de Croghan ». (National Museum of Ireland, photo Mark Healey)*

<sup>40</sup> Raymond, 2012. [site consulté le 28/01/2021]

<sup>41</sup> Campagno, 2005, p. 138.

<sup>42</sup> Frazer 1998, vol. 1, p. 495.

D'une manière générale, on avait recours à diverses méthodes de mise à mort, nous en avons déjà rencontré certaines : immolation par le feu, écorchement, strangulation, poignardement, pendaison, égorgement ou encore noyade, comme sur le chaudron de Gundesdrup. Les raisons de ces sacrifices ne sont pas toutes clairement établies. On évoque des punitions pour les guerriers lâches au combat, mais une autre parmi les pistes envisagées me semble intéressante, dans la mesure où elle résulte d'analyses scientifiques. En effet, à l'examen du contenu de l'estomac de l'Homme de Tollund, on constate que la victime n'avait ingéré, lors de son dernier repas, aucun fruit d'été ou d'automne.<sup>43</sup> Cela pourrait signifier que notre homme avait été sacrifié en hiver, saison durant laquelle les conditions de vie pouvaient être très difficiles. J'en conclus que ce sacrifice était peut-être en rapport avec, sinon une famine, du moins une sévère pénurie alimentaire.

## MOYEN-ORIENT

### • ÉGYPTE

En Égypte, on a certes des preuves de sacrifices humains, mais on ne peut pas dire pour autant que ce type d'activité ait été usuel. On pourrait même dire que ce genre de pratique, impliquant des mutilations corporelles telles que décapitations et autres égorgements, cadre mal avec les croyances d'« *une civilisation qui a porté à un point élevé le souci de l'intégrité corporelle après la mort* ». <sup>44</sup> Des éléments de mythologie ont toutefois été avancés pour suggérer une pratique dès les premiers temps du Néolithique. Cette hypothèse se base sur une interprétation historique du mythe osirien, cette belle histoire connue entre autres grâce au récit qu'en fit Plutarque (ca. 46 - ca. 125 EC), auteur du célèbre *De Iside et Osiride* (« Sur Isis et Osiris »), et le seul à nous avoir transmis une version suivie du récit.

Tout d'abord, un petit rappel des faits. Osiris naquit durant le premier des cinq jours épagomènes. Devenu roi de la terre à la suite de Geb, ce géant (dans une variante du récit, il mesure cinq mètres) fut un souverain civilisateur, apportant à son peuple les bienfaits des lois et de l'agriculture. Son épithète « Ounennéfer » (*wnn-nfr*, « Celui qui demeure parfait ») montre bien en quelle haute estime son peuple le tenait.

*Dès qu'Osiris régna, il arracha tout aussitôt les Égyptiens à leur existence de privations et de bêtes sauvages, leur fit connaître les fruits de la terre, leur donna des lois et leur apprit à respecter les dieux. Plus tard, il parcourut la terre entière pour la civiliser. Il eut très rarement besoin de faire usage de la force des armes, et ce fut le plus souvent par la persuasion, par la raison, parfois aussi en les charmant par des chants et par toutes les ressources de la musique, qu'il attira vers lui le plus grand nombre d'hommes.*

(Plutarque, *Isis et Osiris*, 13)<sup>45</sup>

Quant à sa femme et sœur Isis, elle fonda l'institution de la famille, fit renoncer les hommes à l'anthropophagie et leur apprit arts et techniques, comme la magie et la médecine. Évidemment, la popularité d'Osiris ne pouvait que susciter la jalousie, et

<sup>43</sup> Nielsen et al., 2021.

<sup>44</sup> Crubézy & Midant-Reynes, 2005, p. 59.

<sup>45</sup> Meunier, 1979, p. 55-56.

particulièrement celle de son frère Seth. Par un infâme stratagème à la hauteur de ses mauvais penchants, Seth réussit à enfermer son frère dans un coffre ; coffre qu'il fit jeter à l'eau. De son côté, et après avoir donné naissance à Horus<sup>46</sup>, Isis se mit en devoir de récupérer le corps de son frère et mari, et étant parvenue à ses fins au terme d'une longue quête, elle le cacha.

*Isis l'inspirée, celle qui protège son frère, qui le cherche, sans se lasser, qui parcourt ce pays dans (son) deuil ; elle ne s'est pas arrêtée avant qu'elle ne l'ait trouvé. (C'est elle) qui fait (pour Osiris) de l'ombre avec ses plumes, qui crée de l'air avec ses ailes, qui fait (des rites) de jubilation et fait aborder (ensevelir) son frère.*

*(Hyme à Osiris, stèle d'Amenmes, Louvre n° C286, 14-15)<sup>47</sup>*

Mais ayant eu vent de la chose, Seth s'empara du cadavre d'Osiris et le disloqua en quatorze morceaux (certains textes en mentionnent seize ou vingt-six) que, pour faire bonne mesure, il éparpilla à travers tout le pays. Nullement découragée, Isis entreprit de récupérer les morceaux et de les réassembler. Mais comme il manquait le phallus (avalé par un poisson), elle façonna un membre viril en argile pour compléter le corps. Quant à Horus, parvenu à l'adolescence, il entreprit de faire la guerre à Seth. Au terme d'un dur combat, Horus vainquit son ennemi et monta sur le trône.

Voilà pour l'histoire, interprétée de diverses manières selon le point de vue du commentateur : fable d'un bon roi que son méchant frère assassine, juge des morts, personnification du Nil fertilisant la terre représentée par Isis, identification à la constellation d'Orion.<sup>48</sup> C'est aussi le démembrement d'un géant dont les différentes parties du corps sont associées aux régions du pays-univers. Mais

*Figure 12. Bas-relief représentant Isis entourant Osiris de ses ailes. (Temple d'Isis à Philae, photo Rémi)*

l'interprétation qui nous intéresse pour l'heure se base sur le bouleversement qui aurait affecté l'humanité à l'avènement du Néolithique : la victoire du patriarcat sur l'antique société matriarcale. En résumé, cette hypothèse – qui n'a bien évidemment pas que des partisans – pose que, jusqu'au Néolithique, les sociétés étaient de type matriarcal, et organisées autour du culte de la Déesse-Mère.<sup>49</sup> Dans ce scénario, le pouvoir était alors aux mains d'une prêtresse-reine, laquelle s'unissait temporairement, en une hiérogamie, à un homme accédant de ce fait au titre de roi. À la fin de sa période de règne, généralement un an, le roi était déposé et remplacé aux côtés de la reine. Dans le pire des cas, la succession s'opérait lors d'une cérémonie au cours de laquelle l'ancien monarque était tué par le nouveau prétendant. C'est dans ce contexte qu'est interprété le mythe osirien :

<sup>46</sup> Sur la naissance d'Horus comme sur beaucoup d'autres événements de la légende osirienne, il existe plusieurs versions.

<sup>47</sup> Moret, 1930. p. 741.

<sup>48</sup> Pour une étude complète sur le sujet, voir Verheyden, 2000.

<sup>49</sup> Sur le règne de la déesse-mère au Néolithique, voir Philibert, 2021.



*D'abord, la société est structurée autour de la Déesse (Isis) qui représente le pouvoir stable et permanent. Le principe mâle (Osiris) n'est pas sacralisé ; pour accéder au divin, inaccessible pour un mortel, le consort/fécondant de la Déesse (Grande Prêtresse qui incarnait Isis) doit mourir après l'union sacrée ou hiérogamie. Ensuite un héros se révolte (Horus), et vient inverser les polarités en s'emparant des pouvoirs, temporel comme sacré.<sup>50</sup>*

Cette théorie de mise à mort rituelle, qui connaît de nos jours un certain succès dans le sillage des travaux de Marija Gimbutas<sup>51</sup>, n'est en fait pas aussi neuve qu'on le croit. L'égyptologue Alexandre Moret (1938-1868) le soulignait déjà dans les années vingt :

*L'hypothèse qu'Osiris a pu être à l'origine un homme divinisé, et qu'il a pu réellement régner sur terre, n'apparaît plus comme absurde a priori, et a été reprise (du point de vue moderne du roi-dieu, soumis à une mort rituelle) par J. G. Frazer, Atys et Osiris [...].<sup>52</sup>*

J'ajouterai encore – avec toutes les réserves d'usage – que, si l'on tente d'historiciser ce récit, le fait qu'Osiris « fit connaître les fruits de la terre » à son peuple suggère assez clairement qu'il leur fit découvrir l'agriculture, ce qui placerait effectivement le récit au début du Néolithique. Et – cerise sur le baklava – l'apprentissage du « respect des dieux » pourrait être une allusion à l'apparition, au Néolithique toujours, des dieux sous forme humaine<sup>53</sup>.

*Figure 13. Osiris fait partie de ces personnages, réels ou légendaires, qui traversent le temps. Son nom figure en bonne place dans la liste des héros intemporels, aux côtés de Moïse, Jules César et Confucius. Dès l'époque pharaonique, son nom et son image ont été abondamment utilisés, par exemple comme ici, la reine-pharaon Hatchepsout (XVIII<sup>e</sup> dynastie) figurée en colosse osiriaque. De nos jours, « Osiris » est devenu une marque, déclinée à tous les niveaux : cosmétiques, chaussures, navires, services numériques, instruments de musique, sonde spatiale et croquettes pour chat. (Temple funéraire d'Hatchepsout à Deir el-Bahari, photo © Jacques Gossart)*

Si l'on s'en tient maintenant aux données archéologiques, on peut dire que, pour l'essentiel, le rituel du sacrifice humain se serait limité au Prédynastique (culture de Nagada) et à la I<sup>re</sup> dynastie (fin du quatrième, début du troisième millénaire AEC), ainsi qu'en témoignent, d'une part, les fouilles de la nécropole prédynastique d'Adaïma au sud de Louxor et, d'autre part, des représentations de sacrifices sur les tablettes de Hor-Aha et de Djer (fig. 14). Encore peut-on émettre quelque doute à l'examen de la posture des soi-disant sacrificateur et sacrifié sur la tablette de Djer, posture peu conforme aux standards du rituel. En outre, il manque à cette scène un acteur majeur : la divinité.<sup>54</sup>

<sup>50</sup> Gange, 2002, p. 109.

<sup>51</sup> Voir e.a. Gimbutas, 1989 (2005 pour l'édition française).

<sup>52</sup> Moret, 1930, p. 737. Sur ce thème, voir également Moret, 1927, p. 49.

<sup>53</sup> Sur l'apparition des dieux sous forme humaine, voir Otte, 1993, p. 124.

<sup>54</sup> Baud & Étienne, 2005, p. 98.

Pour les dynasties suivantes, c'est-à-dire à partir de l'Ancien Empire, nous n'avons plus de preuve évidente de sacrifices humains. Mieux : les Égyptiens eux-mêmes nous donnent leur avis sur ce genre de pratique, à travers un célèbre conte de la XIII<sup>e</sup> dynastie<sup>55</sup> relaté dans le papyrus Westcar, et mettant en scène le roi Khoufou (Khéops). Un jour que ce pharaon se divertissait dans son palais, on lui présenta un magicien du nom de Djédi, lequel se vantait de pouvoir remettre en place une tête coupée. Aussitôt, Khoufou ordonna que l'on tente l'expérience sur un prisonnier.

*Sa Majesté dit alors : « Est-ce la vérité, ce qu'on dit, que tu sais rattacher une tête coupée ? » Djédi répondit : « Oui, je le sais, souverain (v. s. f.), mon seigneur. » Sa Majesté ordonna alors : « Qu'on aille me chercher le prisonnier qui est dans la prison, après lui avoir infligé sa mutilation ! » Mais Djédi rétorqua : « Pas à un être humain, souverain (v. s. f.), mon seigneur ! Vois, on n'a jamais ordonné de faire une telle chose au précieux troupeau [\* c.-à-d. les hommes] ! » Alors on lui apporta une oie sémén dont la tête avait été tranchée.*

*(Papyrus Westcar, "Les prodiges de Djédi")*<sup>56</sup>

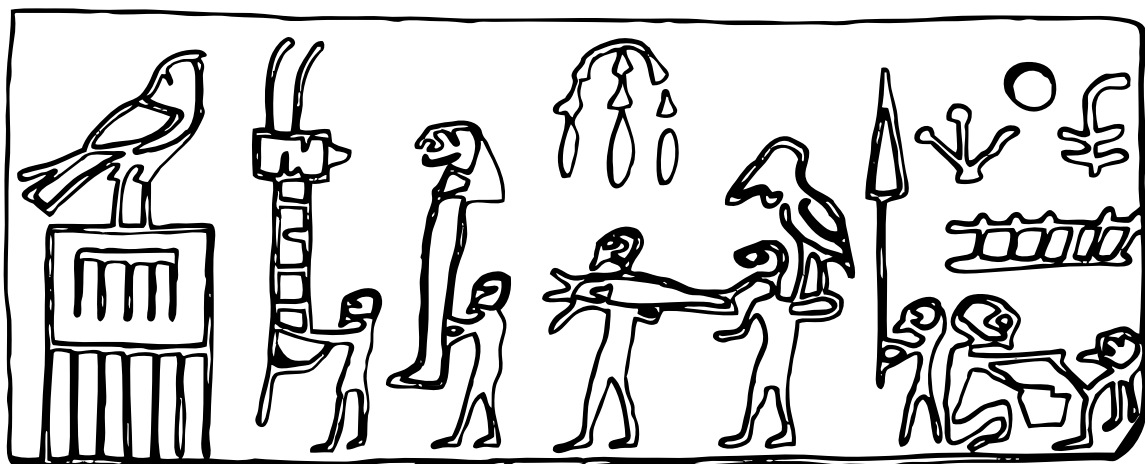


Figure 14. Registre supérieur de la tablette égyptienne dite « de Djer » (période thinite, I<sup>re</sup> dynastie). À droite, deux personnages accroupis se font face. Celui de gauche poignarde celui de droite, dont les mains sont liées dans le dos. Entre les deux est placé un petit vase que l'on suppose destiné à recueillir le sang de la victime. (D'après Jacques Vandier<sup>57</sup>)

Même s'il ne s'agit pas dans ce cas d'un sacrifice *stricto sensu*, la vive réaction de Djédi est sans ambiguïté : on ne joue pas avec le « précieux troupeau » ! Cela dit, les mauvaises langues ne manqueront pas de faire remarquer que, si Djédi fit preuve d'humanité, son roi par contre semblait se soucier davantage de ses tapis – pourquoi sinon ordonner que la décapitation se fasse en dehors de ses appartements ? – que de la vie humaine. Mais peut-être le souverain voulait-il tout simplement donner une seconde chance à un homme par ailleurs condamné... La question a occupé des générations d'égyptologues.

<sup>55</sup> Datation généralement estimée pour la rédaction de l'original. Le manuscrit en notre possession daterait, lui, de la Deuxième Période intermédiaire ou du début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

<sup>56</sup> Mathieu, 2013, p. 9.

<sup>57</sup> Vandier, 1952, t. 1, vol. 2, p. 845.

## • PHÉNICIE

En Phénicie, la pratique du sacrifice humain est attestée par des textes, mis au jour notamment à Byblos et remontant au II<sup>e</sup> millénaire AEC. Ainsi, une inscription sur pierre, datée de ca. 1200 AEC, traite de règles anciennes relatives aux sacrifices humains. Selon le déchiffrement qu'en fait l'orientaliste Herbert Sauren, elles concernent le sacrifice d'un esclave et de deux femmes esclaves. Il est en outre stipulé que le choix des victimes doit se faire en fonction de présages et que le sacrifice doit être exécuté, immolant des prisonniers. Une autre inscription se présente sous forme de rapport fait à un prince. Élément intéressant qui nous rappelle le sacrifice d'Abraham, l'auteur du rapport sollicite l'autorisation de sauver une des victimes par un rite de remplacement. Un animal apparaît alors, et on fait croire au peuple que c'est la déesse qui est à la manœuvre.<sup>58</sup> La déesse en question est probablement Anat, sœur de Baal. Maîtresse des animaux, chasserresse et guerrière invincible, elle est l'actrice unique et principale de quelques-uns des plus beaux massacres de la mythologie mondiale. À ce titre, on peut se demander si le sacrifice d'un modeste animal a suffi à la satisfaire.

## • MÉSOPOTAMIE

Passons maintenant en Mésopotamie. D'une manière générale, et en comparaison avec les coutumes d'autres cultures, la pratique du sacrifice humain apparaît comme marginale : les sources mésopotamiennes n'en font pas vraiment mention, quoique certains passages puissent être interprétés en ce sens. Je me bornerai donc à un type de sacrifice à but spécifique, désigné par l'expression de « morts d'accompagnement ». Dans ce cas, les victimes n'avaient d'autre rôle que d'être au service du défunt, et étaient de ce fait souvent munies de leurs outils de travail, par exemple des armes pour les soldats chargés de la protection de leur « patron ». On trouve un bel exemple de morts d'accompagnement dans les célèbres tombes royales d'Ur (III<sup>e</sup> millénaire AEC), abondamment pourvues en serviteurs ayant plus ou moins volontairement suivi rois et reines dans leur voyage *post-mortem*. Il s'agissait, non seulement de soldats, mais aussi d'une domesticité civile dont le rôle était d'assurer une vie agréable au défunt, comme ces dix femmes dont une harpiste retrouvées sur la rampe d'accès de la tombe de la reine Pu-abi.<sup>59</sup> Cette logique de reconstitution de « la vie comme elle était » est par ailleurs poussée à l'extrême dans certaines nécropoles mésopotamiennes, dont la population d'accompagnement comprenait des bébés.<sup>60</sup>

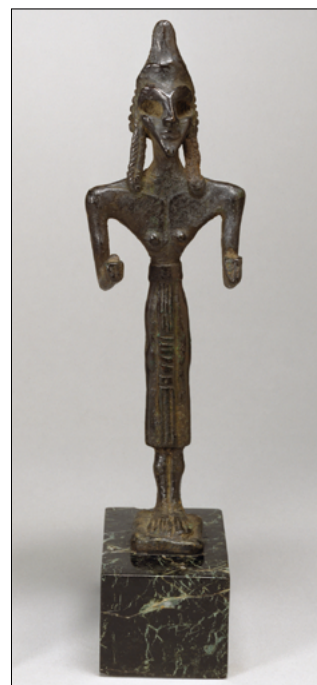


Figure 15. La déesse Anat, Syrie, début du II<sup>e</sup> millénaire AEC, bronze, H : 19,5 cm. (Walters Art Museum)

Il faut noter toutefois que le qualificatif de « sacrifice » à ces pratiques de morts d'accompagnement est parfois contesté car, relevant d'une logique spécifique, elles nécessitent

<sup>58</sup> Sauren, s.d., ch. "G : Des règles pour les sacrifices humains, BG 136", p. 20 & ch. "I: Rapport des sacrifices humains, BG 83 g", p. 22.

<sup>59</sup> Joannès & Sauvage, 2001, p. 875.

<sup>60</sup> Van der Stede, 2014.

une dénomination spécifique. Et pour ajouter encore à la confusion, la notion même de morts d'accompagnement est, dans certains cas comme à Ur, mise en doute.

## SOUS-CONTINENT INDIEN

Dans le monde indien ancien, et plus précisément védique, des sacrifices étaient régulièrement pratiqués lors des cérémonies publiques. Mais avant d'aborder le sujet du sacrifice humain, il n'est pas inutile de le replacer dans le contexte plus général et très spécifique des coutumes sacrificielles védiques, centrées sur les sacrifices d'animaux. Le tout premier de ceux-ci intervenait au moment de la construction de l'autel :

*À un moment de la construction solennelle de l'Autel du Feu, une tortue vivante est scellée dans l'assise de briques en forme de faucon. Cette tortue n'est autre que la Sève de l'univers (entendez : l'âtman-brahman) incarnée dans cet animal dont on nous dit qu'il réunit en sa personne les trois mondes : Terre, Espace intermédiaire, Ciel [<sup>61</sup>]. De là, on en vient à célébrer le Miel liturgique, identique à la Sève, donc à la tortue [...].<sup>62</sup>*

Le miel n'est d'ailleurs pas le seul ingrédient couramment utilisé lors des cérémonies :

*On l'enduit [<sup>63</sup>c.-à-d. la tortue] de lait aigri, de miel, de beurre clarifié : le lait aigri, assurément, est une forme de cette Terre, le miel du Ciel, le beurre de l'espace. On donne donc à la tortue sa propre forme en l'enduisant de la sorte. Ou, si l'on préfère : le lait aigri est la Sève de la Terre, le miel la Sève du Ciel, le beurre la Sève de l'espace. On donne à la tortue sa propre sève en l'enduisant de la sorte. (Śatapatha-Brāhmaṇa, 7.5.1)<sup>63</sup>*

Les fastueuses cérémonies solennelles requéraient de grandes quantités d'offrandes souvent fort onéreuses, matières rares et animaux divers, dont le cheval, monture emblématique du monde aryen :

*Il arrive au lieu de l'immolation, le Cheval rapide,  
Qui médite, l'âme encline aux dieux.  
En avant on conduit le bouc, son parent.  
Derrière vont les poètes, les chantres.  
(R̥g-veda, I.163.12)<sup>64</sup>*

La plus célèbre de ces cérémonies associant cet animal est certainement l'*aśvamedha* (« sacrifice du cheval »), dont la forme se retrouvera à Rome avec l'*October equus* (« Cheval d'octobre »). Aux temps védiques, la cérémonie de l'*aśvamedha* était de toute première importance, et ne pouvait être accomplie que par un roi et, qui plus est, par un roi victorieux. Le rituel proprement dit était précédé d'une période d'une année, durant laquelle le cheval à sacrifier était laissé en liberté avec cent de ses congénères, mâles et femelles. Il était surveillé par quatre cents jeunes gens, qui devaient s'assurer que l'animal n'approche pas des juments. Au terme de cette période, une grande cérémonie était organisée, qui s'étalait sur trois jours. La deuxième journée, la plus importante,

<sup>61</sup> On notera qu'en Chine, la tortue est également symbole de l'univers, avec son dos rond qui représente le ciel rond, et son ventre plat qui figure la terre carrée.

<sup>62</sup> Varenne, 2011, p. 174.

<sup>63</sup> Varenne, 2011, p. 33.

<sup>64</sup> Renou, 2017, p. 19.



débutait par divers rites préliminaires, comme l'attelage du cheval à un char conduit par le roi, et la mise à mort de nombreux animaux. On passait ensuite au sacrifice proprement dit : le cheval, désormais incarnation de Prajāpati<sup>65</sup>, était étouffé. Les reines entamaient alors une circumambulation autour du cadavre, et la reine principale s'allongeait à son côté, simulacre d'union sexuelle. La journée s'achevait par le dépeçage des victimes. Enfin, le troisième jour était consacré à divers autres rites, dont la réception des reines par les prêtres, lesquels recevaient leurs

Figure 16. Illustration de l'āsvamedha.  
(Jackson, 1906, p. 23, domaine public)

émoluments. Quant au territoire qu'avait parcouru le cheval durant sa longue errance, il pouvait, avec la bénédiction des dieux, être conquis par la négociation ou par la force. Faut-il le préciser : du seul point de vue financier, l'organisation d'un tel événement nécessitait des ressources considérables, dont vraisemblablement seul un roi pouvait disposer.

Nous mesurons à présent toute l'importance de l'acte sacrificiel dans le rituel védique. À l'instar des religions des grandes civilisations du passé, la religion védique pratiquait cette « mise à mort rituelle d'êtres vivants en contexte religieux » que nous avons prise comme définition du sacrifice. Mais s'il n'y a aucun doute, pour ce qui est des animaux, les sacrifices humains par contre restent pour l'essentiel au niveau du mythe : le mythe du Puruṣa, « l'Être », l'homme par excellence. Jean Varenne précise (et le lecteur fera aisément le rapprochement avec le démembrement d'Osiris) :

*Dans les cosmogonies védiques, on trouve l'idée que l'univers est comparable à un homme gigantesque dont les membres peuvent se comparer à notre monde (macrocosme, microcosme). Procéder au démembrement de la victime dans une cérémonie rituelle peut donc se comparer à une re-création de ce monde-ci.*<sup>66</sup>

Un passage du *Ṛg-veda* traite de ce thème :

*Quand, avec l'Homme [\*c.-à-d. Puruṣa] comme présent, les dieux offrirent le sacrifice, le printemps fut son beurre clarifié, l'été son bois de chauffage, l'automne son offrande.*

*Sur l'herbe rituelle, ils consacrèrent ce sacrifice, l'Homme, né au commencement. Avec lui, sacrifièrent les dieux, (ainsi que) les Sādhyas [\*une classe d'être divins antérieurs aux dieux] et ceux qui étaient des voyants.*

*De ce sacrifice, dès lors qu'il fut entièrement accompli, fut recueilli le mélange de beurre clarifié. Il [\*c.-à-d. le sacrifié] fut transformé en animaux : (tant) ceux de l'air (que) ceux qui appartiennent au désert et ceux qui appartiennent au village.*

<sup>65</sup> Aux temps védiques, Prajāpati était un titre qui s'appliquait à diverses divinités, telles Brahmā, Indra ou encore Soma. Plus tard, il désignera des entités célestes créatrices, nés de l'esprit de Brahmā.

<sup>66</sup> Varenne, 2002, p. 222.

*De ce sacrifice, quand il fut entièrement accompli, naquirent les versets et les chants. De lui les mètres naquirent. La formule sacrificielle – de lui elle naquit. De lui naquirent les chevaux et tous les animaux avec deux mâchoires pourvues de dents. Les vaches naquirent de lui. De lui naquirent chèvres et moutons. Quand ils répartirent l'Homme, en combien de parties l'arrangèrent-ils ? Laquelle fut sa bouche ? Laquelle ses deux bras ? Qu'en fut-il de ses deux cuisses, de ses deux pieds ? Le brahmane fut sa bouche. Le dirigeant fut fait de ses deux bras. Quant à ses cuisses, c'est ce que fut l'homme libre. De ses deux pieds naquit le serviteur. La lune naquit de son esprit. De son œil naquit le soleil. De sa bouche Indra et Agni, de son souffle, Vāyu [\*« Vent » – messenger des dieux, dieu du souffle et substance de la parole] naquit. De son nombril fut l'espace médian. De sa tête, le ciel se développa. De ses deux pieds, la terre, et les directions, de son oreille. Ainsi arrangèrent-ils les mondes. (R̥g-veda, X.90.6-14)<sup>67</sup>*

Peut-être le mythe du Puruṣa n'est-il qu'un lointain souvenir des sacrifices humains pratiqués dans les premiers temps védiques, mais rien ou presque ne nous permet de confirmer cette hypothèse. « Ou presque » en effet, car il existe dans la littérature de rares allusions, plus ou moins explicites, à des sacrifices humains. Ainsi trouve-t-on, dans le *Kālikāpurāṇa*<sup>68</sup>, un classement des victimes selon leur valeur, des plus appréciées par la déesse jusqu'aux moins prestigieuses ; soit par ordre décroissant, l'homme, le buffle, le lion, le tigre, le rhinocéros, etc., les poissons occupant le bas du classement.

Avant de quitter le sous-continent, il me faut encore mentionner une pratique très particulière : la *satī* ou sacrifice des veuves. Nous allons nous y attarder quelque peu car cette coutume, peu connue en Occident et généralement fort mal comprise, nous réservera quelques surprises quant à l'évolution des mœurs.

Dans la bonne société indienne, le rituel de la *satī* voulait que les veuves se sacrifient sur le bûcher de leur défunt mari. Théoriquement, il s'agissait d'un acte volontaire, dans la mesure où l'on n'usait pas de violence envers la victime. Mais si certaines de ces veuves allaient au sacrifice en toute liberté – et nous en verrons la raison dans un moment –, d'autres par contre y étaient plus ou moins contraintes par la forte pression morale d'une société très traditionnelle.<sup>69</sup>

Le rituel de la *satī* remonte au moins au V<sup>e</sup> siècle EC<sup>70</sup>. Toutefois, on en trouve comme une évocation dans la littérature védique antérieure à l'ère commune, et plus précisé-

<sup>67</sup> Jamison & Brereton, 2014. [Traduction]

<sup>68</sup> Comme son nom l'indique, le *Kālikāpurāṇa* est un des *Purāṇa*, ensemble de textes relevant de l'hindouisme et regroupant des sujets très divers : mythes et légendes, généalogies divines, instructions pour l'accomplissement des rites, devoirs selon la caste, etc. Traditionnellement attribués au prolifique et légendaire sage Vyāsa, ils ont sans doute été rédigés entre les IV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles EC. À côté des *Purāṇa* majeurs, au nombre de dix-huit et rédigés en sanskrit, on trouve une grande quantité de *Purāṇa* mineurs, rédigés également en sanskrit mais aussi dans des langues locales. Le *Kālikāpurāṇa* fait partie des *Purāṇa* mineurs. Dédié au culte de la déesse Kālī, on y trouve une liste de 108 *mudrā* (gestes) rituels.

<sup>69</sup> À une certaine époque et dans un autre contexte, les femmes de la communauté des Rājput s'immolaient également par le feu lors de suicides collectifs. Mais c'était pour éviter d'être déshonorées par les musulmans.

<sup>70</sup> Frédéric, 2018, vol. 2, p. 436.

ment dans l’*Aśvalāyana Gṛhyasūtra*<sup>71</sup>. Y sont décrits les principaux rites accompagnant une incinération.

*Sur le bûcher on place de l’herbe sacrificielle et la peau d’une antilope noire, la fourrure vers l’extérieur, puis on y installe le corps du défunt [...] Le cadavre est disposé sur le bûcher couché sur le dos de façon à avoir la tête au sud, le visage tourné vers l’Offertoire.*

*À droite du bûcher on attache la vache ou la chèvre et l’on invite la femme du défunt à se coucher près de lui sur le bûcher.*

*Immédiatement, le frère du défunt, ou, à défaut, un de ses élèves, ou encore un domestique âgé, invite l’épouse à se relever en récitant la strophe que voici :*

« Lève-toi, femme ! viens au monde des vivants ! Viens çà ! ne reste point étendue près de lui ! Te voici comme une épouse à qui son mari saisit la main, voulant la prendre auprès de lui ! »

*(Aśvalāyana Gṛhyasūtra, 4.1)*<sup>72</sup>

Je reviendrai sur ce texte dans les conclusions.

La *satī* a pour référence mythologique une sombre histoire narrée dans le *Mahābhārata*, et dont l’héroïne se nomme... Satī évidemment. Fille de Dakṣa, dieu des rites, de la magie et des techniques du sacrifice, Satī a pour époux le très puissant dieu Śiva (Shiva). Puissant certes, mais pas très fréquentable, avec sa dégainé négligée, ses cheveux sales, son collier de crânes et son sale caractère. L’entente avec Dakṣa est d’autant moins cordiale que Śiva et Satī se sont mis en ménage sans le consentement de la famille de la demoiselle. Et l’orage va éclater à l’occasion d’une fête organisée par Dakṣa. Tous les dieux y sont conviés, ce qui doit représenter pas mal de monde ; enfin, tous les dieux sauf un : Śiva ne figure pas sur la liste des invités ! Aussi, lorsque Śiva et Satī se présentent au cerbère de service, ils sont proprement éconduits. La réaction des époux est pour le moins violente : décidée à laver l’affront fait à son dieu, Satī se retire en méditation, s’enflamme spontanément « en retenant ses souffles » et meurt sur le coup. Nous connaissons déjà plusieurs sortes de sacrifices ; en voici un nouveau : l’auto-sacrifice de protestation. Et Śiva dans tout cela ? À vrai dire, il est – littéralement – fou de rage : il massacre à tout-va, à commencer par Dakṣa (qui pourra plus tard revenir à la vie, mais avec une tête de bélier), s’empare du cadavre de Satī et le fait virevolter avec une telle force que le corps se disloque, les membres se dispersant aux quatre coins du pays et y donnant naissance à des lieux sacrés.



Figure 17. Illustration du rituel de la *satī* sur une miniature persane, première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. (Domaine public, photo Muhammad Qasim)

<sup>71</sup> Ce « Traité de Rituel Domestique » (*Gṛhyasūtra*) se rattache à l’école fondée, selon la tradition, par le poète *Aśvalāyana*, et consacrée à l’étude du *Ṛg-veda*.

<sup>72</sup> Varenne, 1967, p. 314.

Serait-ce donc là, selon la légende, l'origine de la coutume de la *satī* ? C'est ce qui est généralement avancé... sauf qu'il manque un élément, et non des moindres, à cette belle histoire : le défunt mari. Car Śiva ne meurt pas, et fait même preuve d'une belle santé. Mais bon, nous sommes en Inde, et tout y est possible, surtout lorsque les dieux s'en mêlent. Il existe bien sûr de savantes explications à cette apparente anomalie, mais les développer ici nous écarterait vraiment trop de notre sujet.

Quittons donc discrètement le domaine des belles légendes pour en revenir à la *satī*, terme désignant à la fois le rituel et celle qui le pratique. Selon la cosmologie dualiste du monde telle qu'elle est conçue par l'école de philosophie Sāṅkhya, elle s'inscrit dans la vision de l'union de deux principes : d'une part, la *prakṛti* féminine, principe matériel qui engendre le mouvement et le monde phénoménal, et le *puruṣa* masculin (nous avons vu que Puruṣa était l'Homme par excellence), le principe spirituel, le pôle immobile de l'ordre, de la structure.

*L'énergie féminine [\*śakti, l'une des traditions majeures de l'hindouisme], incontrôlée, est cependant extrêmement dangereuse, et elle conduit au chaos, si elle n'est pas maîtrisée. [...] Le mariage, tout comme les rapports sexuels, deviennent la métaphore de l'union cosmique : le mâle commande et contrôle l'énergie féminine, sans laquelle il n'est qu'esprit. [...] [E]n se brûlant, [la femme] dégage l'énergie qu'elle [...] est capable d'orienter, pour ainsi apporter les pires sinistres sur ses ennemis ou sur des malfaiteurs, ainsi que des bonheurs et de la gloire sur ceux qu'elle choisit de bénir. Bien que la pensée hindoue considère que la plupart des femmes sont dominées par leur père ou par leur mari, la sati contrôle sa propre force.*<sup>73</sup>

La coutume de la *satī* fut progressivement abolie sur l'ensemble du territoire par les Anglais entre 1809 et 1829, mais des poches de résistance subsistèrent jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

## CHINE ET MONGOLIE

Pour ce qui concerne les usages en Mongolie, je me bornerai à une coutume qui se rattache à la pratique des morts d'accompagnement. Terrifiante de simplicité et d'efficacité, elle est rapportée par Marco Polo. Le célèbre Vénitien écrit en effet que

*lorsque les corps de ces Grands Cans sont apportés à ces montagnes pour y être inhumés, bien qu'elles puissent être éloignées de quarante journées ou davantage, tous les gens qu'ils rencontrent sur le chemin sont passés au fil de l'épée par ceux qui conduisent le corps. Et disent quand ils les tuent : « Allez servir votre seigneur en l'autre monde ! »*<sup>74</sup>

En Chine, la pratique du sacrifice humain remonte au moins à la dynastie Shāng (1600-1046 AEC). C'est ainsi qu'ont été mises au jour, dans un certain nombre des deux mille sépultures d'Ānyáng, dernière capitale des Shāng, des vestiges de sacrifices de ce type : guerriers porteurs de haches, hommes décapités et crânes mutilés, chars attelés avec leur conducteur.<sup>75</sup> La signification de ces hécatombes se décline à deux niveaux. S'agissant de prisonniers capturés lors d'une bataille, leur sacrifice avait pour but de

<sup>73</sup> Tambs-Lyche, 2013, § 3-5.

<sup>74</sup> Polo, 2004, t. 1, p. 163.

<sup>75</sup> Debaine-Francfort, 1998, p. 556.

les envoyer dans l'au-delà pour témoigner de la victoire auprès des ancêtres ; ancêtres qui, comme on le sait, servaient d'intermédiaires entre les membres de la famille et les dieux. On peut supposer aussi que les victimes, sacrifiées avec leur armement, étaient, dans ce cas, des morts d'accompagnement. Le processus prévoyait pour les plus chanceux d'être préalablement tués ; quant aux autres, ils étaient tout simplement enterrés vivants.<sup>76</sup> Un exemple de morts d'accompagnement nous est donné par la tombe du marquis Yǐ de Zēng, découverte près de Suízhōu (province de Húběi), et datée de la période des Royaumes combattants (475-221 AEC). Outre un riche mobilier – dont un célèbre carillon –, cette tombe contenait en effet les cercueils de huit victimes et celui d'un chien, sacrifiés pour accompagner le notable dans sa nouvelle vie.<sup>77</sup>

Notons encore que c'est dans le même désir de fournir compagnie et personnel qualifié au défunt que fut conçue la célèbre armée de terre cuite du Premier empereur Qín Shǐhuáng (ca. 259-210 AEC).<sup>78</sup> Allons !, dira le lecteur, ce terrible Premier empereur n'était en fin de compte pas si méchant, puisqu'il se contenta de personnages en terre cuite pour l'accompagner dans l'au-delà. Hélas, si l'on en croit le célèbre historiographe Simǎ Qiān (145-87 AEC)<sup>79</sup>, le tableau n'est pas si rose. Voici le récit qu'il donne des funérailles de Qín Shǐhuáng dans son *Shǐjì* (« Mémoires de l'historien ») ; âmes sensibles s'abstenir :

*Figure 18. Reconstitution de la tombe du marquis Yǐ de Zēng. On y a découvert un splendide biān zhōng (carillon), qui témoigne de la richesse du défunt. (Húběi shěng bówùguǎn – Hubei Provincial Museum, photo Jean-Pierre Dalbéra)*

Eul-che dit :

*Il ne faut pas que celles des femmes de l'empereur décédé qui n'ont pas eu de fils soient mises en liberté. Il ordonna que toutes le suivissent dans la mort ; ceux qui furent mis à mort furent très nombreux. Quand le cercueil eut été descendu, quelqu'un dit que les ouvriers et les artisans qui avaient fabriqué les machines [<sup>80</sup>c.-à-d. les dispositifs destinés à défendre l'accès au tombeau, fort redoutables selon la tradition] et caché les trésors savaient tout ce qui en était et que la grande valeur de ce qui avait été enfoui serait donc divulguée ; quand les funérailles furent terminées*

<sup>76</sup> Bai Shouyi, 1988, p. 81.

<sup>77</sup> Thote, 1998, p. 398.

<sup>78</sup> À titre d'information complémentaire, je précise que de récentes études des guerriers en terre cuite ont montré que des artistes grecs auraient pu participer à la réalisation de ces statues. Cette présence grecque dans l'entourage d'un monarque chinois du III<sup>e</sup> siècle AEC est attestée sur site avec, d'une part, la découverte d'ADN européen et, d'autre part, la mise au jour de figurines d'oiseaux en bronze, réalisées selon la technique de la cire perdue ; une méthode étrangère à la production chinoise antique (les fondeurs chinois utilisaient des moules d'argile segmentés), mais bien connue en Grèce. Selon Lukas Nickel, professeur au Department of History of Art de l'université de Vienne, on peut imaginer « qu'un sculpteur grec a pu avoir été sur place pour former la population locale ». [Voir Cui, 2016 et Nickel, 2013]

<sup>79</sup> Sur Simǎ Qiān et son œuvre, voir Gossart, 2014, p. 29-36.



*Figures 19 et 20. À gauche, le tumulus-tombeau de l'empereur Qín Shǐhuáng, près de Xī'ān, Shǎnxī, Chine ; cette photo a été prise en 1914, à une époque où la région était encore vierge de tout aménagement touristique. À droite, quelques-uns des soldats de la célèbre armée de terre cuite de Qín Shǐhuáng. (G : Victor Segalen, D : © Jacques Gossart)*

*et qu'on eut dissimulé la voie centrale qui menait à la sépulture, on fit tomber la porte d'entrée extérieure de cette voie et on enferma tous ceux qui avaient été employés comme ouvriers ou artisans à cacher (les trésors) ; ils ne purent pas ressortir. On planta des herbes et des plantes pour que (la tombe) eût l'aspect d'une montagne. (Shǐjì, Annales principales, chapitre VI)<sup>80</sup>*

Il est à remarquer que, s'il a été sondé, le tombeau n'a toujours pas été ouvert, et on ne sait pas quand il le sera, ni même s'il le sera un jour. L'avenir nous dira peut-être si Sīmǎ Qiān avait raison...

En Chine toujours, on retrouve le mythe du Puruṣa indien démembré, connu ici sous le nom de mythe du démiurge Pángǔ. Dans une version courante de l'histoire, il grandit tant et tant qu'il finit par séparer le ciel et la terre. À sa mort, son corps donna naissance aux éléments du monde : les mers et les terres, la lune et le soleil, le vent et le tonnerre. Quant aux êtres humains, ils naquirent, non du corps de Pángǔ, mais de ses puces. Notons aussi cette variante intéressante, plus logique sinon plus glorieuse, qui fait descendre les humains des poux, les puces assumant le rôle d'ancêtres des animaux, dont évidemment leurs hôtes de prédilection, les chiens et les chats. Même mythique, la nature est décidément bien faite.

## Quelques réflexions

Nous avons commencé ce survol du sacrifice humain par une définition du terme « sacrifice » dont la simplicité augurait d'une approche aisée de notre sujet. Mais on a bien dû constater au fil des pages et des exemples qu'en réalité, la notion de sacrifice était d'une grande complexité, tout en nuances, et sans commune mesure avec la vision qu'en donnent généralement les œuvres de fiction ; vision évidemment largement diffusée dans le grand public. Cela dit, gardons toujours à l'esprit qu'en matière de sacrifice humain, et même de sacrifice tout cours, les points de vue des sociétés pratiquant ces rituels sont fort différents de ce que nos sociétés modernes en pensent. Comme le soulignait l'anthropologue pionnier James G. Frazer (1854-1941), « nous

<sup>80</sup> Chavannes, 1967, p. 66-67.

*commettrions une grossière erreur si nous jugions de l'attachement de tous les hommes à la vie d'après la nôtre et si nous supposons que d'autres ne peuvent faire bon marché de ce que nous tenons pour si précieux.* »<sup>81</sup>

Notons ensuite que, sauf exception, le sacrifice humain constitue un ultime recours. Il reste donc relativement marginal par rapport aux autres moyens disponibles, et une tendance constatée est qu'au fil du temps, on lui cherche des substituts, à commencer par le simulacre, par exemple les déclarations belliqueuses des moissonneurs polonais rapportées par Mircea Eliade, ou la hache menaçante des Santal. À propos de cette dernière pratique de simulation, il faut quand même préciser que des populations voisines des Santal pratiquaient encore le véritable sacrifice humain jusqu'à une époque récente, ce qui illustre une fois encore la complexité du phénomène.

Au fil des pages, nous avons pu constater une grande diversité de pratiques et de motivations au sein de ce grand ensemble des « sacrifices humains », depuis les offrandes aux dieux à des fins diverses jusqu'aux morts d'accompagnement, en passant par l'objectif politique, l'acte cosmique créateur, la simple punition du chef incompetent ou encore l'auto-sacrifice de protestation, une pratique encore parfois en usage de nos jours. Le tout est de bien cerner à quoi l'on a affaire ; chose qui n'est pas toujours aisée, la documentation étant souvent très lacunaire, pour ne pas dire tout à fait insuffisante.

L'évolution d'un sacrifice humain particulier, la *satī*, pose problème et invite à la réflexion, et ce pour au moins deux raisons. Tout d'abord, est-il besoin de le souligner, ce sont les femmes qui en sont les victimes exclusives. Ensuite, et ainsi que nous l'avons vu, on en trouve une version édulcorée dans la littérature védique antérieure à l'ère commune, souvenir – du moins peut-on le supposer – de temps plus anciens et plus rudes. Mais, contrairement à notre vision moderne d'une évolution constante vers une humanité et un monde « meilleurs », le sacrifice des veuves réapparaît avec force quelques siècles plus tard, et pour longtemps puisqu'il ne disparaît en principe qu'à l'aube de notre XX<sup>e</sup> siècle. Et rien ne dit que cette époque soit désormais révolue, le concept d'énergie féminine *śakti*, qui demeure l'une des traditions majeures de l'hindouisme, justifiant le rituel. Cette évolution en dents de scie se remarque dans d'autres aspects de la société indienne, avec par exemple l'apparition, au XIII<sup>e</sup> siècle, d'une confrérie d'assassins adoreurs de Kālī, connus sous le nom de Thug et spécialisés dans le sacrifice par strangulation. La secte, qui compta jusqu'à plusieurs milliers de membres actifs, fut finalement éradiquée par les Anglais au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>82</sup> Par ces deux exemples, nous constatons que des pratiques appartenant à un passé soi-disant révolu peuvent en réalité renaître à tout moment. Et si la *satī* et le rituel *thug* sont issus du monde



Figure 21. Pángǔ dans toute sa splendeur primitive. (DR)

<sup>81</sup> Frazer, 1998, vol. 2, p. 107.

<sup>82</sup> Elle poursuivit néanmoins une belle carrière dans les œuvres de fiction, entre autres dans une aventure d'Indiana Jones.

indien, rien ne dit que d'autres formes de sacrifice humain ne puissent réapparaître au XXI<sup>e</sup> siècle, ici ou là dans le monde. En cherchant un peu, on pourrait d'ailleurs en trouver quelques manifestations.

Avant de mettre un point final à cet article qui pourrait ne jamais finir tant le sujet est vaste et complexe, clôturons, portés par le souffle épique des antiques sagas, avec un tout dernier cas de sacrifice humain qui se signale par son caractère résolument égoïste. Il s'agit du sacrifice des fils du roi scandinave Aun, raconté par le scalde Thjóðólf :

*Dans la ville d'Upsal, le roi barbare  
Égorgea ses fils sur l'autel d'Odin ;  
D'un couteau cruel, il égorgea ses fils  
Pour obtenir d'Odin longue suite de jours.  
Il vécut si longtemps que sa bouche édentée  
Dut avoir recours à la corne de cerf.  
Et lui qui répandit le sang de ses enfants  
Téta sa nourriture à la corne de bœuf.  
L'impitoyable mort à la fin le saisit  
D'une lente mais sûre étreinte, en la ville d'Upsal.<sup>83</sup>*

### Sur l'auteur de cet article



Cofondateur et secrétaire général de Kadath, Jacques Gossart a publié de nombreux livres et articles sur l'origine des civilisations, dont *Aux origines de la Chine* et, très récemment, *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*.

<sup>83</sup> Cité in Frazer, 1998, vol. 2, p. 115-116.

## Bibliographie

- Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, Paris, Encyclopædia Universalis / Albin Michel, 1998.
- Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Encyclopædia Universalis / Albin Michel, 1999.
- La Bible de Jérusalem*, Paris, Les éditions du Cerf, 2006.
- ALBERT Jean-Pierre & Béatrix MIDANT-REYNES (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, Paris, Éditions Soleb, 2005.
- ALBERT Jean-Pierre & Béatrix MIDANT-REYNES, "Sacrifices humains et autres mises à mort rituelles : une introduction", in Albert & Midant-Reynes (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, 2005.
- ALBERT Jean-Pierre, Eric CRUBÉZY & Béatrix MIDANT-REYNES, "L'archéologie du sacrifice humain, Problèmes et hypothèses", in Albert & Midant-Reynes (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, 2005.
- AMADASI GUZZO Maria Giulia & José Ángel ZAMORA LÓPEZ, "The Epigraphy of the Tophet", *Studi Epigrafici e Linguistici* 29-30, 2012-2013.
- BAI Shouyi (dir.), *Précis d'histoire de Chine*, Beijing, Éditions en langues étrangères, 1988.
- BAUD Michel & Marc ÉTIENNE, "Le vanneau et le couteau. À propos d'une scène de 'sacrifice' sur deux étiquettes thinites", in Albert & Midant-Reynes (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, 2005.
- BÉNICHOU-SAFAR H., *Le tophet de Salammbô à Carthage, Essai de reconstitution*, Rome, Collection de l'École française de Rome 2004 ,342.
- BRUNAUX Jean-Louis, "Sacrifices humains chez les Gaulois. Réalités du sacrifice, réalités archéologiques", in Albert & Midant-Reynes (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, 2005.
- CAMPAGNO Marcello, "Sur un régicide obscur", in Albert & Midant-Reynes (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, 2005.
- CHAVANNES Édouard (trad.), *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, tome II, Paris. Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1967.
- CRUBÉZY Éric & Béatrix MIDANT-REYNES, "Les sacrifices humains à l'époque prédynastique : l'apport de la nécropole d'Adaïma", in Albert & Midant-Reynes (dir.), *Le sacrifice humain en Égypte ancienne et ailleurs*, 2005.
- CUI Guangqi, "Des sculpteurs grecs ont-ils participé à la construction de l'armée de terre cuite de Xi'an ?", *Le Quotidien du Peuple*, 13/12/2016, [french.peopledaily.com.cn](http://french.peopledaily.com.cn).
- DEBAINE-FRANCFORT C., entrée "Paléolithique, néolithique et âge du bronze", in *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, 1998.
- DE LANDA Diego, *Relation des choses du Yucatán (Relación de las cosas de Yucatán)*, 2 volumes, Paris, Les Éditions Genet, 1928.
- DETHIER Michel, "Cahokia : un géant d'argile ?", *Kadath*, 85, 1995.
- ELIADE Mircea, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1975 (1964, 1974).
- FRAZER James George, *Le Rameau d'Or*, 4 volumes, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1998.

- FRÉDÉRIC Louis, *Le nouveau dictionnaire de la civilisation indienne*, 2 volumes, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Bouquins, 2018 (1987).
- GANGE Françoise, *Les Dieux menteurs, Notre mémoire ensevelie : l'humanité aux temps de la Déesse*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2002.
- GHEZAL Salma, Elsa CIESIELSKI, Benjamin GIRARD, Aurélien CREUZIEUX, Peter GOSNELL, et al., "Embalmed heads of the Celtic Iron Age in the south of France", *Journal of Archaeological Science*, 101, 2019.
- GIMBUTAS Marija, *The Language of the Goddess*, London, Thames & Hudson, 1989. — Publié en français sous le titre *Le langage de la déesse*, traduit par Camille Chaplain et Valérie Morlot-Duhoux, Paris, éditions Des femmes - Antoinette Fouque, 2005.
- GIRARD Raphaël, *le Popol-Vuh, histoire culturelle des Maya-Quichés*, Paris, Payot, 1972.
- GOSSART Jacques, "L'Osireion d'Abydos : des mystères d'Osiris au mystère des bâtisseurs", *Kadath*, 100, 2004.
- , *Aux origines de la Chine*, Esqualquens, Éditions Oxus, 2014.
- , *L'observatoire néolithique chinois de Taosi*, Bruxelles, Éditions Kadath, [www.kadath.be/online/store](http://www.kadath.be/online/store), 2016.
- , *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, tome II, Bruxelles, Éditions Kadath, [www.kadath.be/online/store](http://www.kadath.be/online/store), 2019.
- , *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, tome III, Bruxelles, Éditions Kadath, [www.kadath.be/online/store](http://www.kadath.be/online/store), 2020.
- GRAULICH Michel, *Le sacrifice humain chez les Aztèques (Nouvelles Études Historiques)*, Paris, Fayard, 2005.
- GUILAINE Jean & Jean ZAMMIT, *Le sentier de la guerre, Visages de la violence préhistorique*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.
- HOMET Marcel, "Chan-Chan, la mystérieuse", *Kadath*, 5, 1973a.
- , "Les arts et les sciences des Chimús de Chan-Chan", *Kadath*, 5, 1973b.
- HONORÉ Pierre, "Au pays des pyramides", *Kadath*, 5, 1973.
- HUBERT Henri & Marcel MAUSS, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2016 (1899).
- JACKSON A.V. Williams (ed.), *History of India*, Vol 1, London, The Grolier Society Publishers, Edinboro Press, 1906.
- JAMISON Stephanie W. & Joel P. BRERETON, *The Rigveda, The Earliest Religious Poetry of India*, New York, Oxford University Press, 2014.
- JOANNÈS Francis (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, Éditions Robert Laffont, Collection Bouquins, 2001.
- JOANNÈS Francis & Martin SAUVAGE, entrée "Ur", in Joannès, *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, 2001.
- KRUPP Edwin C., "Cahokia et son Woodhenge américain", *Kadath*, 85, 1995.
- KRUTA Venceslas, *Les Celtes, Histoire et dictionnaire, Des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2000.



- LASCAR Olivier, "Exposition. 'Salammbô', l'œuvre matricielle dont l'influence s'étend des arts aux sciences", *Sciences et Avenir*, [www.sciencesetavenir.fr/](http://www.sciencesetavenir.fr/), 08.06.2021.
- LEHMANN Henri, *Les civilisations précolombiennes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012 (1953).
- LENOIR Frédéric, *Petit traité d'histoire des religions*, Paris, Plon, 2008.
- LE ROUX Françoise & Christian-J. GUYONVARC'H, *La civilisation celtique*, Rennes, Ogam – Tradition celtique, 1986.
- MAGNI Caterina, *Archéologie du Mexique, Les Olmèques*, Paris, Éditions Artcom', 1999.
- MARKALE Jean, *Les Celtes et la civilisation celtique, mythe et histoire*, Paris, Payot, 1973 (1969).
- MATHIEU Bernard, *Les contes du Papyrus Westcar ou Khéops et les magiciens*, Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, Université Montpellier 3 Paul-Valéry, 2013.
- MEUNIER Mario (trad.), *Plutarque Isis et Osiris*, Paris, Guy Trédaniel, Éditions de la Maisnie, 1979.
- MOHEN Jean-Pierre, entrée "Sacrifice humain", in *Dictionnaire de la Préhistoire*, 1999.
- MORET Alexandre, *La mise à mort du dieu en Égypte*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1927.
- , *La légende d'Osiris à l'époque thébaine d'après l'hymne à Osiris du Louvre*, extrait du Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, t. XXX, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1930.
- NICKEL Lukas, "The First Emperor and sculpture in China", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 76.3, Cambridge University Press, 2013.
- NIELSEN Nina H., Peter Steen HENRIKSEN, Morten Fischer MORTENSEN, Renée ENEVOLD, Martin N. MORTENSEN, Carsten SCAVENIUS & Jan J. ENGHILD, *The last meal of Tollund Man: new analyses of his gut content*, Cambridge University Press on behalf of Antiquity Publications Ltd, 2021.
- OTTE M., *Préhistoire des religions*, Paris, Masson, 1993.
- PHILIBERT Myriam, *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses*, Bruxelles, Éditions Kadath, [www.kadath.be/online/store](http://www.kadath.be/online/store), 2019a.
- , *Nazca Lines et géoglyphes d'Amérique précolombienne : nouvelles découvertes*, Bruxelles, Éditions Kadath, [www.kadath.be/online/store](http://www.kadath.be/online/store), 2019b.
- , *Déeses mères préhistoriques et matriarcat : la controverse*, Bruxelles, Éditions Kadath, [www.kadath.be/online/store](http://www.kadath.be/online/store), 2021.
- POLO Marco, *Le devisement du monde, Le livre des merveilles*, 2 tomes, Paris, La Découverte / Poche, 2004.
- RAYMOND C., *Murdered 2,500 years ago*, [www.mirror.co.uk](http://www.mirror.co.uk), 2012.
- RENOU Louis (trad.), *Hymnes spéculatifs du Veda*, Paris, Gallimard, Coll. Connaissance de l'Orient, 2017 (1956, 1985).
- ROMEY Kristin, *Exclusive: Ancient Mass Child Sacrifice May Be World's Largest*, National Geographic, <https://www.nationalgeographic.com/science/article/mass-child-human-animal-sacrifice-peru-chimu-science>, 2018.

- ROTH Georges (trad.), *La geste de Cûchulainn, le héros de l'Ulster, d'après les anciens textes irlandais*, Paris, L'Édition d'art, 1984 (1927).
- SALA Nohemi, Ana PANTOJA-PÉREZ, Ana GRACIA, Juan Luis ARSUAGA, "Taphonomic-forensic analysis of the hominin skulls from the Sima de los Huesos", *American Association for Anatomy Journals*, Special Issue Article, 23 February 2022.
- SAUREN Herbert, *BYBLOS, Le berceau de l'écriture alphabétique, L'écriture du second millénaire av. C*, PDF, <https://www.academia.edu>, s.d.
- SOUSTELLE Jacques, *Les Olmèques, La plus ancienne civilisation du Mexique*, Paris, Librairie Arthaud, 1979.
- TAMBS-LYCHE Harald, "La sati indienne au travers de l'histoire, Du suicide héroïque aux martyres du système socio-politique", *OpenEditions Journals*, #14, <https://journals.openedition.org>, 2013.
- TARDIEU Amédée (trad.), *Géographie de Strabon*, Paris, Librairie de J. Hachette et C<sup>ie</sup>, 1867.
- THOTE Alain, entrée "Leigudun", in *Dictionnaire de la Civilisation chinoise*, 1998.
- VAN DER STEDE Véronique, *Mourir au Pays des deux Fleuves*, conférence, Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, Diffusion culturelle, 19 octobre 2014.
- VANDIER J., *Manuel d'archéologie égyptienne*, 5 tomes (7 volumes), Paris, A. et J. Picard et C<sup>ie</sup>, 1952.
- VARENNE Jean (dir. & trad.), *Le Veda*, Paris, Les Deux Océans, 1967.
- , *Dictionnaire de l'hindouisme, Introduction à la signification des symboles et des mythes hindous*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002.
- (trad.), *Mythes et légendes, extraits des Brâhmanas*, Paris, Gallimard / Unesco, 2011 (1967).
- VERHEYDEN Ivan, "Spécial Osiris-Orion Gizeh, I & II", *Kadath*, 93 & 94, 2000.
- WAISBARD Simone (en collaboration avec Jack Waisbard), *Les pistes de Nazca, par qui, pourquoi... et comment ?*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1977.
- YATES Diana, *Fresh look at burials, mass graves, tells a new story of Cahokia*, Illinois News Bureau, University of Illinois Urbana-Champaign, 2016.

**KADATH ASBL**  
**Rue Théodore De Cuyper 2 - Boîte 5**  
**B-1200 Bruxelles, Belgique**  
**Éditeur responsable : Patrick Ferryn**  
**Design et mise en page : Jean Leroy**